

Les
Méthodes actuelles
de
L'Europe.

AB

36416

Ob Pr.

V.

L E S
VERTIGES ACTUELS

DE
L'EUROPE

PAR
ANTONIO DE GIULIANI

Leges posuit & non prateribit

PSALM. 148.

Traduits de l'Italien.

1791.



P R E F A C E.

Les opinions règnantes, les diverses occupations, les differents objets qui frappent l'imagination, & la vanité des impressions que les esprits reçoivent dans des circonstances, & sous des gouvernemens differents caractérisent la diversité des Vertiges des peuples.

Les Vertiges d'une nation guerriere ne sont point ceux d'une nation commerçante. Ceux d'un état républicain ne ressemblent pas à ceux d'un état monarchique; ceux d'une secte, ou d'une religion, ne peuvent être comparés à ceux d'une autre; ceux d'un siècle quelconque différent de ceux du siècle qui suit; enfin les Vertiges de chaque jour ont eux mêmes leur caractère particulier & distinctif.

Au milieu de tous ces Vertiges le monde se présente sous deux aspects différents: l'un est le monde de la nature, l'autre est celui de la fantaisie. Les hommes sont souverains dans ce dernier: dans l'autre ils ne sont que de vils esclaves entourés de chaînes; dans celui là tout est subordonné à leurs caprices: dans celui ci leurs caprices mêmes sont subordonnés à des loix antérieures. Il n'existe pas un atôme qui puisse se soustraire à ces loix universelles, de quelque côté que l'on jette les yeux, on verra l'action de ces loix être toujours la même; & depuis la création du monde, jusqu'à sa destruction, ces loix ont été, & seront toujours inaltérables. Ce sont elles qui gouvernent l'Univers: ce sont elles qui préparent de loin les révolutions: l'homme qui les a approfondies connoit jusqu'à quel point la prévoyance de l'homme est foible & combien sont ridicules les Vertiges actuels de l'Europe.

calculs, les ressources de la finance; la
Tactique assujettie aux principes d'Euclide,
assure la victoire; l'Equilibre fixé perpetue
la durée des Empires; le commerce enchainé
ne peut, ni emigrer ni servir d'aliment aux
Nations étrangères; sciences, arts, manu-
factures, Luxe, Voluptés; tout enfin varie
& multiplie les plaisirs de la vie. La légis-
lation est sans cesse occupée à maintenir cet
ordre de choses; le grand-œuvre de la félicité
publique est déjà près d'être achevé; *Mon-
tesquieu, Filangere, le Trosne, Mirabeau!*..
Vous, qui fûtes les bienfaiteurs du genre
humain: grâces à vous, la vie est aujourd'hui
plus digne d'être estimée: vos veilles, &
vos méditations fourniront des sujets à l'éter-
nelle félicité des peuples.

Voilà les songes, voilà les délires que
l'on peut nommer *les Vertiges actuels
de l'Europe!*..

L'orgueil des sciences fait qu'on raisonne
aujourd'hui sur tout ce qui existe, & qu'on
semble avoir un pouvoir absolu sur toute la

matiere. Une fastueuse nomenclature forme le cortège, & la base de nos connoissances. On diroit, à notre maniere de nous exprimer, que l'homme a établi les loix qui gouvernent l'univers. Le Phisicien commande aux éléments, & Franklin parvient à désarmer la divinité... L'astronôme regle le cours des astres, & le retour d'une Comete, ou l'eclipse la plus éloignée s'assujettissent à ses calculs. Le chimiste compose & décompose, & la nature n'a plus de mystère pour lui. L'anatomiste dissèque, & indique les voies de notre existence, & bientôt l'art arrivera jusqu'à créer les êtres animés & les sexes n'auront plus besoin de s'unir pour se reproduire. 1) Le Medecin fait l'énumération de tous les maux qui affligent l'humanité, trouve les remedes qui lui sont propres; aujourd'hui enfin l'humanité respire & l'homme peut s'abandonner sans crainte

1) La fureur des tentation a été poussée jusqu'à chercher à feconder un sexe, sans le secours d'un autre.



à tous les excès de la Volupté, en rétablissant ensuite la machine par les secours des modernes Esculapes. Le mécanicien multiplie les forces & le monde n'est plus assuré sur son Axe. 2) Le théologien surprend, & dévoile la nature celeste, & les dieux ne sont plus impénétrables dans leurs demeures le moraliste détruit les passions, & la vertu sera dans peu réduite à l'inaction. Enfin les législateurs parviendront bientôt à modérer, & à combiner les divers gouvernements d'après la différence des climats, & celle du caractère des peuples.

C'est ainsi que tout se trouve soumis aux calculs, & à la sagesse des hommes. Comment est il donc possible que l'homme, en dépit d'un Empire si absolu, éprouve encore toutes les peines de la vie? Pourquoi donc le sort des Nations est il toujours soumis à des changements & des vicissitudes conti-

1) Archimede ne demandoit qu'un point fixe, pour oter le monde de dessus son axe.

Note de l'auteur.

nouvelles, & pourquoi n'est il pas encore
 établi sur des bases fixes, constantes & im-
 muables? Pourquoi donc enfin la société ne
 jouit elle pas d'une existence plus uniforme
 & plus tranquille? La raison est, que l'hom-
 me est réellement assez différent de ce qu'il
 croit être. Il ignore que son existence se
 trouve liée avec les principes élémentaires
 qui gouvernent toute la nature. Les passions
 des hommes rendent tout éternel, & la na-
 ture veut que tout change. L'homme cher-
 che sans cesse le repos, & néanmoins on le
 voit toujours agité. Dans toutes les circon-
 stances de sa vie, il se croit l'arbitre de lui
 même, & depuis sa naissance jusqu'à sa mort
 il n'est que l'Esclave d'une destinée qui lui
 cache ses propres chaînes. Tout, dans la
 nature, est soumis à des loix immuables, que
 le caprice des hommes ne parviendra jamais
 à altérer; & il existe enfin un ordre de cho-
 ses qui sera inmanquable pendant tous les
 siècles avenir. *Leges posuit & non prate-
 ribit.*

Où... Il faut s'humilier, & avouer que la nature commande seule dans le monde; souverains agités, Ministres inquiets, Sénateurs revetus d'une gravité factice, Guerriers, & conquérans, Pontifes & Prêtres, vous n'etes selon les loix, que les ressorts passifs d'une machine compliquée, vile Esclaves, engloutés dans le tourbillon du destin, dans l'abyme du quel tous les hommes sont entraînés par le besoin ou l'illusion de leur passions; Jouets & aveugles instrumens des révolutions, dont vous ignorés la cause, & dont les génération futures connoitront seules le résultat.

Je passerai aprésent à un examen rapide de l'aspect actuel des choses, pour faire remarquer la destinée des différents gouvernemens, & la situation présente de la monarchie Autrichienne.

Rien n'est plus vrai que la comparaison qu'on a faite de la conformation du corps humain, & celle d'un corps politique quelconque. Cette comparaison susceptible d'un

sens assez étendu, conduit à faire voir que, comme trois différentes périodes partagent l'existence de l'homme de même trois différentes époques, séparent l'existence d'un corps politique. On remarque dans l'homme l'âge du développement, c'est à dire celui dans lequel ses forces parviennent à se développer autant qu'il est dans sa nature de l'être. L'âge de maturité ou celui dans lequel la machine, une fois formée, fait seule toutes les facultés de la vie, & cherche à s'entretenir dans un certain équilibre. Le troisième âge enfin est celui de sa décadence, dans lequel les secours, & toutes les précautions possibles ne servent tout au plus qu'à retarder un peu le dernier moment de sa parfaite dissolution. Les mêmes loix, les mêmes dépendances se trouvent dans la combinaison, & la durée des corps politiques.

Lorsque le hazard, une conquête, ou tout autre événement combinent un corps politique, alors tout y est informe, & susceptible de développement. C'est alors que la légis-

lation devient active, & elle n'est jamais inutile, parcequ'elle ne vient point de la science, ou du fait, de la théorie, mais bien des besoins qui se présentent. C'est alors que tout concourt selon ses forces au bien général, & que les secours deviennent réciproques, parceque l'inégalité de la propriété n'a pas encore apportée avec elle le privilège d'une oisiveté inutile. C'est alors qu'on ne connoit pas les idées du frivole; que le vice n'ose montrer son caractère affreux, que les mœurs sont en honneur. Les générations sont plus robustes, parcequelles sont moins corrompues. L'énergie des hommes est plus forte, & les physionomies mêmes sont plus expressives, parceque chez les peuples sauvages un caractère de fierté dénote une âme plus énergique, que la douceur de celles des peuples civilisés. Si l'urbanité, y est inconnue, la dissimulation l'est de même. Les hommes civilisés se croient peu l'un l'autre parceque la confiance, & la bonne foi, ne se trouvent chez les hommes qu'en propor-

tion de l'estime que chacun a de soi-même. La civilisation doit nécessairement porter avec elle la méfiance, par la raison qu'à mesure qu'on parvient à connoître sa propre finesse, on craint plus ou moins les mêmes dispositions dans ceux avec lesquels on traite.

L'ordre s'introduit insensiblement dans toutes les sociétés quelconques, non par le moyen des calculs, mais par la seule influence des passions humaines. C'est donc mal à propos qu'on attribue aux combinaisons réfléchies de la sagesse des hommes, ce qui ne peut l'être qu'au cours naturel & inévitable des choses. C'est ainsi que la diversité des gouvernements, qu'on croit dérivée des combinaisons les plus sublimes, n'est que le resultat des contrastes, & du choc des passions qui gouvernent elles mêmes les hommes. On n'apperçoit que troubles & confusions dans un état, tant que les divers intérêts, & les différentes autorités, n'ont point encore un parfait équilibre. Cet équilibre ne nuit que quand les désordres ont

demontrés la necessité absolue d'employer d'autres ressources, & d'autres modifications. Tous les codes de tous les tems ne presentent que l'histoire la plus vraie des abus qui ont régnés dans les différents siecles: Ces abus demandent des réformes: ces réformes changent continuellement l'aspect des choses: & après un certain cours de diverses époques, on voit enfin s'élever un corps politique, & l'on regarde comme l'ouvrage de la reflexion, ce qui n'est produit, le plus souvent, que par l'ignorance des siecles barbares; d'où l'on peut conclure que les dénominations de *Monarchie*, *Aristocratie*, *Démocratie*, *Oligarchie* &c., sont des mots inconnues, & sans nulle signification. Et cela est si vrai que les anciens ne connoissoient point de constitution pareille à celle que nous appelons aujourd'hui *Monarchique*. Il n'a rien moins fallu que les invasions des barbares, pour qu'un tel gouvernement put avoir lieu. Ces invasions devoient faire naître le gouvernement féodal; & des lentes modifications

de ce dernier on a vu se former cette nouvelle espece de gouvernement, né des débats des autorités les plus opposées qu'on ait encore vues.

Tel est le principe, ou le premier age des Nations.

La seconde période presente un autre ordre de choses. Soit qu'un Génie conquérant ait étendu les limites d'une Nation: soit qu'un peuple agricole ait fécondé ses campagnes: soit enfin que le commerce ait ouvert lui seul les sources de la prospérité, tout conduit au degré de force, où la puissance, la richesse, & l'influence étrangere vous rend sensible votre propre grandeur. Les rélations s'étendent: la population s'auroit augmentée en proportion des moyens de subsistances; les productions se multiplient en raison des consommations: ces dernieres sont déterminées par les besoins réels, ou factices des hommes: Ces besoins font naitre parmi les différentes classes, un jeu d'action & de réaction, qui produit les meilleurs effets, jusqu'au

moment où, l'équilibre rompu, on voit com-
mencer la suite inévitable de la calamité.

La calamité annonce la ruine des Nations:
c'est là l'époque qui amène avec elle un dépé-
rissement certain, malgré les efforts, & la
science des plus habiles ministres, & qui
prouve encore plus toutes les vicissitudes de la
destinée humaine. Comme un mal secret
menace la vie d'un homme, en dépit de tout
les secours de l'art, de même on voit un
corps politique dépérir à vue d'œil, malgré
toutes les disensions métaphisiques qu'on fait
pour le sauver. Si la Nation est guerriere,
sa gloire ne peut être éternelle, parceque les
conquêtes sont forcés de reconnoître un terme;
Alexandre arriva au point de trouver le
monde trop petit pour contenter son ambi-
tion. Lorsqu'on a fini de conquérir, l'oisi-
veté, & la moleste viennent remplacer la va-
leur & le vainqueur ne tarde pas à devenir
lui même un esclave.

Aujourd'hui le cri universel est „ *Com-
merce, Commerce!* “ C'est la folie à la

mode. C'est l'ambition de tous les souverains. On cherche par tout à assurer par le commerce la puissance nationale, & à se mettre ainsi à l'abri des événements les plus imprévus. Tout le monde voudroit en avoir la possession exclusive; & l'on tente partout d'enchaîner ce dispensateur d'immenses richesses, l'aliment du Luxe, & de tous les plaisirs. Quelques uns vantent la bonté de la situation; d'autres l'habilité des ministres; d'autres le génie national; ici il a pour bâte l'utilité des colonies; là la force d'une marine formidable, ou la dépendance des Nations étrangères. Et néanmoins ce même *Commerce*, après avoir changé la face d'un Etat, ne lui promet autre chose que des revers, d'autant plus fatals à une nation que sa prospérité passée fut grande. C'est une vérité dont on peut se convaincre en jettant un coup d'œil sur celles des nations qui furent les premières à avoir un commerce florissant, & qui vantoient également leur situation, & leurs vues politiques. Y a-t-il rien de plus

célèbre que la politique de la république de Venise? Pourquoi donc cette politique ne fait-elle pas cesser aujourd'hui les causes de son dépérissement? Et pourquoi donc la pâleur de la mort couvre-t-elle déjà la capitale? O Venise! Si les dieux, qui semblent t'avoir fondée, 1) ne songent pas aux moyens de te sauver, le Voyageur curieux ira dans quelques Siècles, admirer au milieu de la fange tes ruines majestueuses.

Quel pays est plus heureux que la Toscane, tant par rapport à la fertilité de son sol, qu'à cause du prince qui en fait depuis si longtems les délices? Et cependant l'*Arno* abandonné, se rappelle avec douleur ces tems, où, couvert de Vaisseaux; il alimen-

1) Viderat adriacis Venetam Neptunus in undis
Stare urbem, & toto dicere jura mari:

I, nunc tarpejas, quantumvis Jupiter arces
Objice, & illa tui menia martis, ait,

Si, Tiberim Pelago confers, Urbem-aspice
utramque,

Illam homines dices, hanc possidisse Deos.

SANNAZA

toit une population immense, & envoyoit à toute l'Europe les productions d'une industrie, qui n'avoit eu jusqu'à la aucune rivale,

Quelle grandeur majestueuse ne devoit pas offrir jadis la république de Gènes, puisque sa *rivière* presente encore à l'œil étonné le spectacle d'une décoration théâtrale? Néanmoins une dure misère a succédé à son antique opulence. Et le pauvre Génois va errant sur l'étendue des mers, chercher aujourd'hui sa propre subsistance dans un autre hémisphère.

Quelles étoient donc, & que sont aujourd'hui ces villes anféatiques si célèbres dans les annales du commerce? Sépulcres devastés, où l'on ne trouve plus que les signes de la mort: tristes solitudes animés par l'industrie & changées aujourd'hui en de pauvres, & malheureux séjours.

Qu'est devenue l'antique splendeur d'Anvers, & des Pays-bas? leurs canaux devenus prisonniers ont cessé jusqu'ici d'être navigables. C'est envain que la majesté, qui

souffre impatiemment les humiliations, & la puissance la plus absolue, tenteront les chaînes odieuses que l'injure du tems a rendues indissolubles. On doit attribuer au repos à l'energie, à laquelle les esprits ont été livrés par la cessation du commerce, les dissensions terribles qui ont éclatées de nos jours, & qui quoiqu'appaisés, prouveront d'avantage cet ordre infailible des choses, par le quelles flamands doivent eux mêmes éprouver la destinée fatale & commune à toutes les Nations.

Voilà donc où conduisent les avantages du Commerce. Voilà à quoi doivent aboutir les privilèges si exclusifs, ces traités, ces négociations ces ruses de politique, avec le secours desquels on croit pouvoir défier le destin. Oui . . . les suites du commerce sont extrêmement trompeuses, mais d'un autre côté ses progrès multiplient les villes, & donnent lieu à une plus grande population, qui, sans autre ressource que son industrie journaliere, finit nécessairement par souffrir

dès que les circonstances & les relations de la nation viennent à changer. Or ces circonstances & les relations sont infailliblement sujets à changer, parceque la nature, qui est sans cesse en agitation, porte successivement d'un côté & d'un autre les germes de la subsistance, & de la vie. De maniere que la nation, qui étoit n'a guere esclave & dépendante, secoue le joug & devient elle même souveraine, il seroit donc bien peu sage d'espérer un Etat d'immutabilité, qui ne peut jamais exister, d'après les loix de la nature.

Les Nations d'aujourd'hui ne commentent que trop à sentir le poids de cette vérité. En effet si l'on réfléchit aux efforts qu'elles ont faits pour s'assurer une branche quelconque de *commerce*, la vente exclusive d'une drogue, ou la possession d'une isle à mille lieues d'elles, au milieu des flots de l'océan, ne diroit t on pas qu'il étoit question de jeter les fondemens d'une perpétuelle existence? Les guerres les plus sanglantes s'é-

leverent par la jalousie du *commerce*; les entreprises les plus imprudentes eurent pour cause ce même enthousiasme. Un courage plus qu'humain brave tous les périls: un art, qui tient du divin, se fait un jeu de la fureur des éléments: la nature est forcée dans les lieux les plus inaccessibles: des colonies s'èlevont dans des lieux affreux, où les hommes ne respirent que des Exhalaïsons vénémeuses: des aziles se forment au milieu des mers, que l'art oblige à reculer, mais qui ne menace pas moins de reprendre un jour tous ses droits: des Ports majestueux qui offrent aux vaisseaux un azile contre la fureur des tempêtes: des flottes superbes, où toutes les merveilles du monde viennent se renfermer des marches immenses, où l'œil étonné admire, rassemblées les productions de toutes les latitudes, & de tous les méridiens: de vastes cités flottantes sur les Eaux, qui portent dans toutes les parties du monde les choses qu'elles contiennent: ce sont là les miracles, & la gloire des Nations commerçantes.

Mais quelle est ensuite la terrible perspective de leur avenir? quel est le triste tableau des miseres qui doivent succéder à tant de prospérités? Si un grand commerce a pour base une grande consommation, si cette consommation suppose une espece de dépendance des autres nations, qui osera assurer à jamais cette dépendance? Il n'est aucune politique, il n'est aucune ruse qui puisse interrompre cet enchainement necessaire de choses, qui dérivent de loix immuables & de chocs inevitables.

Ces loix immuables présentent donc à l'Europe le sort que doivent necessairement éprouver les différents gouvernements. La France doit attribuer à ces chocs inevitables les affreuses dissensions qui la déchirent. Ni la bravoure des uns, ni les efforts d'une assemblée soi disant nationale ni l'éloquence des savans, ni celle des Colbert, Sully, ou des Richelieu, ne seroient capables de la soustraire à tant de desordres. Car comme les aphorismes d'Hippocrate, prononcés

pompeusement par celui qui possède l'art de tromper, ne sont qu'un soulagement bien menfonger pour celui qui éprouve un dérangement total dans toutes les parties de son être; même les arguments, & les subtilités de la logique deviennent un luxe stérile de paroles, lorsqu'il est question de découvrir les causes les plus cachées, & les plus indépendantes du caprice des hommes. Tant que des émigrations immenses, ou bien une mortalité causée par la guerre civile, & d'autres troubles intestins, ne rétabliront pas un nouvel équilibre entre les différentes classes: tant qu'une longue privation de travail, & une inaction générale laisseront les ressources de la vie & de la subsistance dans une stagnation effrayante, & entraîneront avec elles une diminution de population, jusqu'à ce que les villes restant vuides & abandonnées; tant que la France enfin, ne retournera pas au point d'où elle est partie, envain elle se plaira dans ses coupables délites, envain vantes a ses ressources inépuisables

& le privilège de sa situation, enfin finalement elle se fatiguera pour récupérer sa première splendeur & sa prépondérance passée!

Par le sort qui menace la France les nations voisines doivent apprendre les cours des choses humaines.

L'Angleterre, en perdant ses colonies, a perdu ses consommateurs, qu'une politique prévoyante croyoit avoir condamné à servir d'aliment aux manufactures du royaume, & de débouchés assurés à ces productions mais bien loin de là ces mêmes loix, ces mêmes raffinements de politique, qui avoient pour objets d'encourager l'industrie, & qui sont imités aujourd'hui par des autres nations, agiront sur elles d'une manière fatale, & seront suivies des plus funestes efforts. Quels moyens, quelle prévoyance peut on opposer à un changement inattendu dans l'ordre des choses, qui ne laisse aucune ressource?

La Hollande n'a principalement d'autre subsistance que celle qu'elle tire de son commerce: & si l'enchaînement des relations, & des rapports, des gouvernements l'un avec

l'autre, est telle que l'interruption d'un seul anneau porte avec soi une cessation de mouvement dans toute la machine, comment cette république n'éprouveroit-elle pas un choc ruineux du désordre actuel des choses? Or, où il n'y a plus de mouvement, il n'y a plus de vie. Si la hollande est jamais forcée de voir cesser le mouvement de ses canaux, de ses rivières, de ses mers, de ses chantiers, de ses pêches, il ne lui restera bientôt plus rien, & l'Océan submergeant ses digues négligées, reprendra toute l'étendue de terre, qu'il lui avoit, pour ainsi dire, prêtée I)

Les Pays d'une vaste étendue conservent cependant, au milieu de semblables révolutions, un reste de vie, parceque les richesses qu'ils ont tirées de leur *commerce* ont été répandues dans les campagnes, & que l'agriculture, qui exige des avances, se trouve plus que jamais avantageuse par la nécessité où sont les particuliers d'y employer leurs fonds, C'est par cette raison qu'on voit les

campagnes de Toscane, & de l'état Venitien si riches & si riantes, parceque, la prospérité du commerce étant une fois éclipsée, on ne songe plus à envoyer des sommes immenses dans les pays étrangers, mais on leur cherche à montrer un azile assuré dans les terres qui sont les véritables richesses des hommes. Genes, la Suisse & la Hollande au contraire, devoient offrir à toute la terre leur argent oisif & inutile, pour chercher à conserver encore le reste de leur chetive existence, car le poids des dettes nationales menace toujours de quelque banqueroute, avantcoureurs des dernières calamités.

Tels sont les changements de fortune auxquels les Nations commerçantes, doivent s'attendre aujourd'hui. Et l'Europe, que l'avarice, & l'avidité du commerce a fait dépeupler, le nouveau monde, semble déjà forcée de le repeupler avec ses propres habitants 1) Quel triste spectacle n'offriront pas

1) Il faut être soi-même spectateur de semblables émigrations, pour s'en faire une idée: il suffit

ces villes, qu'on peut comparer à des ruches d'une population incalculable, de la quelle l'augmentation est en proportion des ressources, & dont le déperissement doit de même être en proportion de leurs propres pertes. Les enseignes de la misere remplacent insensiblement celles de l'opulence; l'oisiveté, prend place de l'activité; le sombre silence du repos, succède au bruit agréable du travail. Les ruines annoncent de toutes parts la désertion, & l'abandon; les ports deserts & sans défense ou brisés par les efforts des flots, montrent à peine les traces de leur ancienne prospérité, une apathie générale attaque tous les individus, & leur existence n'est plus qu'une triste lethargie; Tout sans ame, parce que le premier esprit vivificateur n'existe plus.

Les Puissances maritimes sentiront bientôt la nécessité d'abandonner leur marine

pendant de savoir que bientôt l'Amérique n'aura plus d'autre langues que celle de l'Europe.

majestueuse. Luxe toujours ruineux pour les nations qui en ont été attaquées. On verra alors se gater, sans aucune utilité, dans les ports & dans les arsenaux, ces môles superbes qui commandoient aux mers, & pour lesquels les habitants des contrées les plus séparées, doivent souffrir les insultes des peuples les plus éloignés. 1) De l'abandon de la marine vient le nouveau dessèchement des sources qui fecondoient l'Etat, on voit cesser les immenses consommations de tous les matériaux, & des gens employés à la construction des navires. On voit cesser le travail d'une multitude de bas occupés à d'immenses travaux qui exigent le concours de tous les

1) Ce sort prédit à la marine commence réellement à se réaliser. La hollande est déjà lassée de l'entretenir; la conquete du nouveau monde la fit naître, son independance la fera cesser. Naples veut se créer une marine: elle peut avoir des motifs particuliers; si ces motifs n'existent pas, ce ne sera que l'effet d'un luxe passager, ou d'une passion particuliere.

arts; mille professions enfin sont réduites à l'inaction par la cessation d'une seule. Et voila encore comment la décadence d'un état éprouve les mêmes gradations, que celles qui s'éleverent à sa splendeur passée.

Quelle est, dans cet état des choses, la situation de la monarchie autrichienne?

Annouer les changements les plus heureux dans la monarchie autrichienne; se flatter de voir les sciences, les beaux arts, & l'industrie florissans dans un Empire qui sembloit condamné à une barbarie éternelle: supposé que le commerce pénétreroit jamais dans un pays auquel la nature avoit refusé les facilités, & les ressources d'une position géographique avantageuse: imaginer que, dans une Nation qui passoit pour la plus haute dans ses développemens, on secoua tout d'un coup le joug des préjugés: chercher la plus grande liberté politique & la sûreté de la propriété, au milieu des abus invetés du gouvernement féodal: exiger que, dans le système compliqué, des finan-

ces : on subviennce aux besoins de l'Etat sans avoir recours au poids ruineux des impositions : esperer des jours sereins & tranquilles & non troublés par les horreurs de la guerre dans un royaume, dont les frontières éloignées & irrégulieres ne sont défendues que par ses propres forces : prétendre, sans aucun établissement, ni sans l'appareil pompeux d'une marine formidable, de voir l'aigle impériale respectée sur le vaste sein des mers : tous ces desirs, toutes ces tentatives fourniront peut-être aux étrangers d'abondantes matieres de plaisanteries, & ne semblent peut-être aussi aux yeux même de la nation que des chimeres, enfans des delices d'un zèle fanatique, où de pures illusions qui ne peuvent résister aux decrets prononcés par les plus exact calculateurs politiques.

Certainement, s'il étoit vrai que les Cabinets des ministres gouvernent le monde, la monarchie autrichienne n'aurait pas dû sortir de son ancienne léthargie, par la raison que la jalousie, & les intérêts des autres nations

ne lui eussent pas permis. Mais au contraire comme le monde doit ses changements au premier mouvement donné à la matiere, & que les hommes sont les Esclaves, & non les maîtres de ce mouvement, assurément malgré tous les syllogismes, & les efforts de la science humaine, la monarchie autrichienne élève sa tête superbe, & annonce au monde un nouvel ordre de choses. Cet ordre de choses est déjà désiré, & ne peut plus éprouver de changement. Le choc est déjà donné & se communique à la plus grande distance. Les Effets paroîtront, & le tout offrira un autre aspect.

Il fut en Orient un monarque qui demanda à ses mages de lui faire un miroir magique, où il put jouir de la contemplation momentanée de tout ce qui se passoit dans ses états, le desir ne pouvoit être plus beau pour un souverain, dont les plus grands plaisirs doivent être d'admirer l'influence de ses soins, & de ses sacrifices sur le bonheur de ses sujets. En effet si

nos idées, si nos plaisirs ne font autant de sensations, l'homme enfoui dans le tumulte des affaires, y influe sans s'en appercevoir, & ne sent que le poids & non les plaisirs de l'administration. Si le spectacle de la nature est la gloire de son créateur, celui de l'ordre de la paix, de l'abondance, & de la félicité générale, fruits d'une législation sage & prévoyante, peuvent seuls égaler un monarque à la divinité. Mais comment jouir de ce spectacle au milieu des occupations d'un Cabinet? Dans le mechanisme universel, l'homme, cette roue de la machine, est condamné à y donner le mouvement en tournant simplement autour de soi-même. Il n'y a donc qu'un de ces genies inconnus qui, après avoir observé & parcouru les Provinces les plus éloignées, puisse offrir à un monarque un miroir, qui réfléchisse les images de la nature, & qui rende avec fidélité l'état physique, & moral des peuples qui lui sont soumis.

Un pareil miroir seroit seul en état de montrer la situation présente de la monarchie

autrichienne. Il prouveroit que la barbarie des nations n'est point faite pour être éternelle : que les Sciences, les arts, & la civilisation font alternativement le tour de la terre : que le commerce ne naît point seulement des position avantageuses, mais bien aussi des relations, & des rapports : & qu'enfin ces rapports existent par tout où on trouve des hommes

Ce miroir montreroit comment dans toute cette monarchie, la nature travaille aujourd'hui à fortir de son cahos : comment les lieux inhabités, les plages les plus horribles se sont changées, en aziles fertilisés par l'industrie des hommes : 1) comment les retraites des bêtes sauvages ont été converties en séjours les plus agréables : comment le feu s'allume dans les forêts les plus antiques, pour permettre au soc de fendre la terre, & de la rendre propre à la reproduction : comment un essaim de colonies étrangers abandonnant leur sol natif, transportent leurs en-

1) Ses peintures suivantes ne sont pas le fruit de l'imagination : elles ont été prises dans la nature même.

fans sous un nouveau ciel, qui n'avoit encore eu aucuns habitans: comment les cabanes rustiques se multiplient à vue d'œil pour recevoir une nouvelle population: comment de vastes paturages inconnues depuis des siècles se trouvent couverts de troupeaux immenses de différents animaux destinés à partager les fatigues de l'homme.

Ce miroir montreroit des villes, qui, considérées quelque tems auparavant, animées aujourd'hui par une industrie naissante, & portant leurs limites au de là de leurs antiques enceintes: il montreroit des bourgs & des villages, qui n'existoient pas avant, & qui requierent apresent une topographie nouvelle: Il montreroit encore des navigations sur toutes les mers, & sur toutes les rivieres: des routes de communication ouvertes avec hardiesse, & avec des dépenses prodigieuses au milieu des marais les plus fangeux & dans le sein des montagnes les plus inaccessibles.

Ce miroir montreroit enfin une grande Capitale, qui ignore le point où doit la conduire sa prospérité présente: une Capitale,

qui considérée comme le centre d'un vaste Empire qui tend à son développement, va devenir grande & majestueuse au delà de toute prédiction: une capitale, qui dans peu renfermera dans son sein une enorme population, laquelle deviendra de jour en jour plus funeste à l'industrie étrangère, & qui jointe aux établissemens, & aux bruits confus des nouveaux metiers, la plongera dans une telle inaction, que, restés sans occupations, les ouvriers étrangers seront forcés à passer dans un autre pays, en dépit de la jalousie des cours qui voudroient les y retenir: 1) une capitale, qui retient le voyageur de préférence à toute autre, & lui fait sentir tous les plaisirs de la vie: un pays où la sûreté personnelle devient un privilege exclusif: où la violence les insultes, & les meurtres ne presentent pas encore le triste tableau d'une société dépravée: un pays qui commence à peine à re-

1) Pour bien juger de ces effets, il faut se donner la peine de sortir & de visiter les différentes nations, avec cet esprit d'observation nécessaire à un voyageur.

connoître ses propres richesses & qui nourrit
ses habitants dans une agréable abondance, &
n'a pas même encore l'idée de cette misère
pâle, & hideuse qui afflige & tourmente
autre part la sensibilité. 1)

1) Veut-on se former une idée de la situation
d'une nation quelconque ? il suffira de jeter
les yeux sur son peuple. Si le peuple, loin
d'être écrasé & misérable, se présente avec une
mine qui annonce qu'il est bien nourri, &
bien vêtu, la sont les indices de la prospérité.
Et usque aux animaux qui servent aux be-
soin des hommes montrent les signes de la misère,
où de l'abondance cela me rappelle l'his-
toire d'un esclave romain, qui avoit été accusé
de magie par un de ses voisins, dont la ja-
louse envioit le bon état des terres qu'il culti-
voit ; étant forcé de se justifier, il se présente
devant le juge avec toute sa famille, bien
mise & bien entretenue ; ses bœufs bien gras,
& bien nourris ; sa charue, & ses autres, in-
struments du labourage, tous dans le meil-
leur état possible, & se tournant alors vers les
juges, il fantasia en leur disant „ *Veneficia mea
Quiriter, hæc sunt.* “ Ce sont là ; o Peres
conscriptis, tous mes sortilèges. D'après de
tels indices le peuple de Vienne est très éloi-

Un semblable miroir pouvoit seul apprendre à un monarque les rapport secrets. &

gné de connoître la misère. Au contraire le spectacle qu'offre Vienne dans un jour de fête, où un peuple immense se repand en foule dans mille lieux des plaisirs avec les enseignes d'une prospérité distribuée dans tous les rangs, dans toutes les conditions, & où il s'abandonne à la joie, & jouit enfin un jour d'un repos nécessaire à tous les hommes, devient Orain eut un spectacle unique, & que certainement n'offre aucune autre capitale: spectacle bien fait pour plaire à un souverain qui se voit le pere d'un peuple heureux. Eh! qu'on ne dise pas qu'il y existe cependant une misère secreete! La misère bien loin de pouvoir se cacher, se montre d'abord par tout où elle existe, des figures abbatues; des squelettes animés, couverts de haillons; des habitations mal propres & mal-saines; des maladies causées par le besoin, les excès, & les délits, suites ordinaires de ce dernier; les femmes sans beauté; des enfans abandonnés & dont la nourriture ne consiste qu'en des larmes; une succession de générations malheureuses; l'avilissement; le désespoir, la prostitution, tristes suites des mauvaises mœurs, tels sont les signes d'une

& mystérieux d'un corps civil: il y apprendroit l'origine des liens de la société: il verroit dans la diversité des nations, celle des mœurs des préjugés, & des opinions, le danger qu'on court en contrariant la nature au milieu d'un telle diversité par une législation trop uniforme: les Vertiges des différents peuples qui demandent à être respectés; le risque qu'il y a à donner trop d'agitation aux esprits, & de les faire sortir d'un équilibre tranquille: les causes cachées des séditions, si faciles à alumer, & si difficiles à éteindre.

Un semblable miroir montreroit toute la peine qu'éprouvent les souverains pour concilier les différents intérêts: il montreroit comment les conflits de ses intérêts sont l'ame du monde, & comment, dans l'impossibilité de

nation misérables; telles sont les changements auxquels sont sujettes les grandes villes qui offioient avant un tableau plus consolant; telles étoient les lamentations de Jérémie, en contemplant le triste sort d'une ville jadis plaine de peuples, & de richesses.

note de l'auteur.

les détruire, tout l'art des souverains consiste à favorir les accordes entre - eux.

Il montreroit tout le mouvement intérieur de cette grande machine : les ordres de l'autorité : l'usage & l'abus du pouvoir : la possibilité ou l'impossibilité des nouvelles réformes : la misere, les larmes, & les besoins des peuples affligés.

Il montreroit le jeu étonnant des passions humaines, par lesquelles la société reçoit la vie, & le mouvement : on y verroit les hommes servir à un but universel, quoique cependant ils ne soient occupés que d'eux mêmes : on y verroit l'appât séducteur de mille illusions, qui les attirent dans des embuches agréables en apparences pour les changer ensuite en de pesantes chaînes. C'est ainsi qu'un enfant contemplant du rivage, une petite barque flotante sur l'onde tranquille, sent naître aussitôt en lui le desir & l'orgueil d'affronter le mobile élément; déjà il jouit en respirant un léger Zéphir qui soufle sa voile, & le transporte au loin; tous ses sens sont ravis en voyant la terre s'enfuir, puis revenir

auprès de lui: seduit par une illusion flatteuse, sa vocation est déjà décidée; mais se voit-il exposé à la fureur des tempêtes, à la rigueur des saisons aux ennuis d'un navigateur, condamné à ne voir que la mer & les cieux, quand il invoque envain la terre qui fuit loin de ses regards; alors il commence à se trouver victime d'une trop douce illusion, & qu'il gémit sur son destin: c'est celui du guerrier, celui de l'homme qui ambitionne des charges & des honneurs, celui des souverains, celui de tous les rangs de tous les états.

Un semblable miroir feroit voir que l'homme est condamné au travail pour se procurer les moyens de subsister: que la société ne peut exister sans se secourir réciproquement: que l'argent n'est qu'à la garantie de quelque service rendu, & qu'enfin l'or, qui produit que l'oisive opulence a déjà été baigné des sueurs de l'agriculteur, ou de l'artisan.

Il montreroit toutes les erreurs des hommes: combien leurs connoissances sont super-

ficielles leurs jugements érronnés ; & combien leurs idées font éloignées de la vérité : on y verroit la misère, les maladies, & les crimes naître de leurs vices ; & leurs vices des fausses idées de l'ordre moral des choses.

On y verroit comment l'ordre moral n'est que la science des loix immuables, auxquelles est attachée l'existence physique & civile de l'homme 1) de quelle maniere ces loix doivent être respectées par chacun d'eux

1) De toutes les sciences, la plus utile à la société est celle de la morale. Néanmoins il n'en est point sur la quelle les hommes ayent des idées plus diffuses & plus érronnées. Et cela est si vrai qu'entre toutes les nations de la terre, il n'en est pas une seule qui peut offrir une instruction, un *catechisme* propre à tous les âges, & à toutes les conditions. Les hommes sont, à proprement parlé, abandonnés au hazard, & leurs passions ne reconnoissent ni ne suivent aucune regle : or, sans regles, il faut nécessairement s'égarer. *Socrates, qui totam philosophiam revocavit ad mores, hanc summam dixit esse sapientiam, bona malaque distinguere. SENEC. EPIST. 72.*

NOTE DE L'AUTEUR.

sous peine des punitions les plus dures, & du repentir le plus tardif, qui suit toujours la transgression de ces loix; comment la corruption des mœurs peut conduire à ce point de dégradation, que la nature prévoyante à cru devoir fixer à ces crises terribles, qui tendent à bouleverser le globe, & à renouveler pour ainsi dire, les générations, restes trop difformes, & trop malheureux de leurs troubles: 1) comment cette corruption est le partage inévitable de toutes les grandes sociétés, où le tumulte des passions, éveillées par l'oisiveté, & la mollesse doivent nécessairement obéir d'avantage aux différentes sensations quelles éprouvent, qu'aux regles abstraites de la

- 1) Il est certain que la corruption peut tellement éloigner l'humanité de son état primitif qu'il n'y ait que quelque terrible révolution, ou quelque catastrophe destructive, qui puisse rétablir un nouvel ordre. Et la nature a eue sans doute de bien fortes raisons pour condamner ainsi les nations à un accroissement & une destruction alternative, qui refondent, pour ainsi dire de tems entems toutes les générations.

Note de l'auteur

morale, & de la religion: comment les systèmes, & les confusions des idées des hommes, sur la religion, les rendent incapables d'écouter la raison, & contribuent à troubler l'ordre moral. On regarde la religion comme un moyen inventé par la politique, comme un frein à l'égard des peuples, & l'on croit que l'homme au dessus des préjugés a le droit de se moquer de tout. Néanmoins, chaque individu, sans aucune exception, naît avec les mêmes besoins, les mêmes dépendances, & est sujet aux mêmes misères: ces dépendances, ces misères, le forcent à reconnoître des loix fixes, dont il fait bien qu'il n'est pas l'auteur; loix qu'il n'est point en son pouvoir de changer, ni même d'altérer, loix enfin qu'il ne sauroit violer impunément. Or comme la vie & la félicité de l'homme dépendent absolument de ces loix, de mêmes la nature, qui a donné à tous les animaux l'instinct nécessaire à son existence, met, dans l'homme encore privé de connoissances acquises, un pressentiment secret des loix, & de l'harmonie répandues dans toute

la nature. C'est ce qu'on peut regarder comme l'instinct de l'homme: la modestie est un instinct, la jalousie en est un autre, certains desirs, & certaines aversions en sont aussi: or ces instincts doivent être les guides de l'homme, parceque la connoissance confesse qu'il a de certaines loix & de certaine harmonie, qui doivent le porter à l'amour de l'ordre & c'est par cette raison que les remords, & les craintes naissent en lui du sentiment intérieur de la violation de ces choses. I)

1) La plus grande preuve, que les hommes connoissent par instinct & les loix & l'harmonie qui constituent la majesté de l'ordre social, c'est le théâtre. L'innocence, la modestie, l'amour, la bienfaisance, toutes les vertus enfin y sont admirablement représentées, par une troupe d'acteurs corrompus, devant des spectateurs qui ne le sont pas moins, & qui se trouvent cependant forcés d'applaudir à l'expression délicate du sentiment, ou à condamner le langage des passions opposées, qui excitent dans l'ame la colere, ou le mépris, de même la courtisane seductrice ne réussit pas moins en faisant parade des vertus qui lui sont étrangères & tel homme qui eut résisté aux agaceries

C'est aussi de cette maniere que l'amour, ou la crainte conduisent toujours les hommes à reconnoître une certaine puissance invisible, comme auteur d'un ordre inaltérable, qui doit nécessairement supposer une cause premiere. Et de là il naîtra toujours une religion universelle, qu'on s'efforcera vainement de détruire.

Cette religion semble venir au secours de la morale, en soumettant les hommes aux loix de l'ordre, soit par les menaces, soit par l'espoir d'une vie avenir: cet espoir nous console dans les miseres de la vie: ces menaces unissent de nouvelles craintes aux reproches secrets de notre conscience: ces terreurs exagerées par le fanatisme, parviennent à effrayer enfin l'innocence, & à lui ôter le repos de la conscience. L'homme, invité au plaisir par tous ses sens, se voit prêcher une abstinence universelle: un rigorisme trop violent reste toujours vaincu par les passions qui agissent en sens contraire, parceque la

des vices, cède à Penchement d'une vertu
simulée.

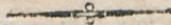
Note de l'auteur.

nature ne peut jamais perdre ses droits. L'esprit & la philosophie du siècle s'agitent & on commence à raisonner bien ou mal sur les Dogmes, & sur la Doctrine: tout se rapporte insensiblement aux lumieres naturelles: & l'on couvre de ridicule les opinions étrangères à ces lumieres. La religion défigurée devenue un mélange d'opinions éronnées, est elle même couverte de ridicule. Les maximes les plus saintes, & qui n'avoient pour but que l'ordre social, sont en but aux traits de la satyre, parceque n'étant plus rapportées à cet ordre, elles ne en dent pas d'avantage aux interets de cette vie avenir, dont on se moque. Les hommes en un mot viennent peu à peu au point de se rire de tout. Le Libertinage y trouve son intérêt, & la législation, qui seule seroit capable d'opposer une digue aux troubles & aux désordres de la société, perd elle même sa propre force, parceque la corruption, devenue contagieuse attaque également le Prélat, le législateur l'executeur des loix, & ceux qui doivent y obair. Et c'est pourquoi *corruptissima re-*

publica plurima leges. Néanmoins au milieu de ces désordres le sentiment d'une religion primitive reste toujours indélébile. Quand quelque malheur afflige l'humanité on la voit partout avoir recours à la puissance invisible. Et de même en jettant les yeux sur toutes les choses créées, l'on est forcé de reconnoître un être qui règle tout. L'homme ne se contente pas de croire à la divinité, il voudroit parvenir à la connoître, mais comment en feroit-il la vue, si l'extase qu'excite en lui la seule contemplation de la nature est toujours accompagnée de mouvements convulsifs, qui mettent son ame dans un état si pénible!

Ce sont là les points de vue qu'offriroit le miroir magique que desiroit un monarque dont les intentions étoient sans doute bienfaisantes.

Leopold, il ne manque à ton cœur & à tes lumières qu'un semblable miroir.



36416

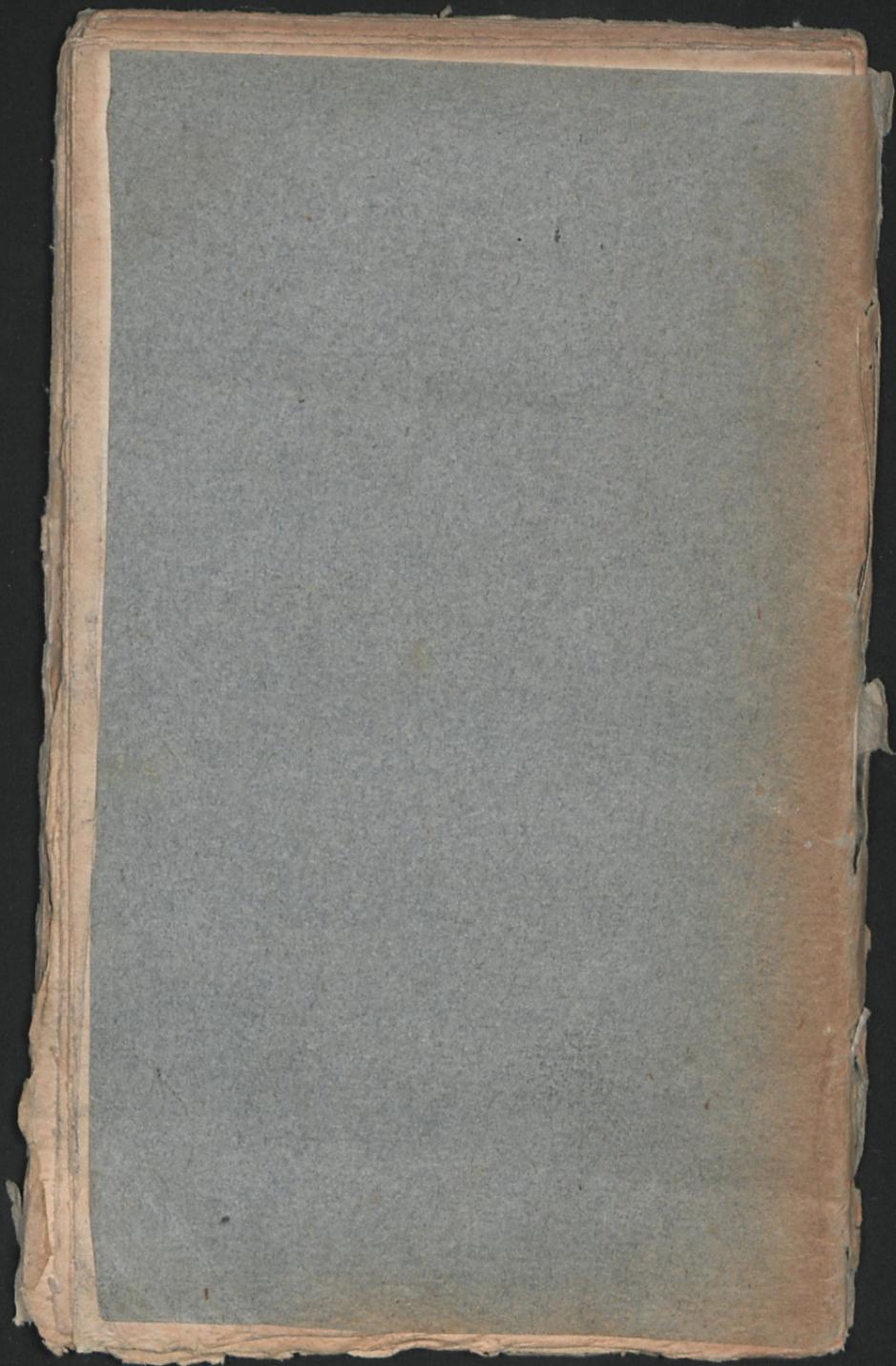
Vo 18

ULB Halle
007 668 910

3



12





LES
VERTIGES ACTUELS

DE
L'EUROPE

PAR
ANTONIO DE GIULIANI

Leges posuit & non prateribit

PSALM. 148.

Traduits de l'Italien.

1791.